

Attaque frontale

10 février 1915.

Cela fait maintenant trois mois que nous sommes placés sur le front ouest. Chaque jour, la guerre fait rage et la nourriture devient de plus en plus rare. Le confort est un lointain souvenir que même les garçons les plus fortunés d'entre nous ont oublié. Nos lits, si nous pouvons dormir, se résument à des planches dures et froides pour les plus chanceux, des flaques de boue pour les moins bien lotis. C'est la troisième fois que nous changeons de tranchée cette semaine. Peut-être trouverons-nous des réserves de nourriture dans la prochaine tranchée que nous occuperons. Pour l'instant, celle-ci me semble être une ancienne tranchée anglaise, accaparée un temps par l'ennemi et puis finalement reprise par nous. Dans les livres d'histoire, bien souvent, on met l'accent sur la façon dont le vainqueur détruit ses ennemis sans aucune pitié. La gloire est mise à l'honneur quel qu'en soit le prix à payer. Mais quand le coût d'une victoire est la vie, cela en vaut-il vraiment la peine ? Chaque victoire, chaque tranchée, chaque mètre gagné à un prix : la mort d'un soldat. Une mort est une tragédie. Une centaine de morts après tout, ce n'est qu'un nombre insignifiant, par rapport au nombre d'humains sur la Terre. François est mort hier, pendant l'attaque. Dupont a disparu, tué dans le chaos de la bataille, ou peut-être est-il parti loin d'ici, à la campagne, aux côtés de ses parents en train de partager un verre de vin. Peut-être sera-t-il retrouvé pendant sa fuite, fusillé pour désertion, ou alors sera-t-il pris par des Boches, comme prisonnier de guerre ? Dans ce cas, il devra travailler pour l'ennemi, mais au moins, il pourra dormir sous une tente, au chaud et à l'abri des balles...

28 février 1915.

Il s'est produit quelque chose depuis la dernière fois que j'ai écrit. Ou plutôt, il ne s'est rien passé. La guerre continue avec acharnement, mais différemment, comme si elle se déroulait à l'arrière-plan. Ça fait maintenant deux semaines que nous ne sommes pas impliqués dans une bataille. Aucune attaque de notre part et aucune offensive ennemie non plus. Mais ce n'est pas parce qu'on n'est pas en train de se battre, que tout se passe bien. Notre piètre fortification temporaire se dégrade de jour en jour. Hier, c'était à mon tour de faire le tour de garde nocturne avec quelques amis. Au lever du soleil, on retrouva le jeune homme qui s'était posté à mes côtés, mort, frigorifié dans la vase. La mort se rapproche de moi de jour en jour. En nous comptant, les commandants se sont rendus compte qu'un des autres garçons s'était volatilisé au cours de la nuit. Une partie de moi espérait qu'il s'était échappé. Tout comme je l'avais fait pour Dupont, je m'imaginai une fin heureuse pour ce camarade de guerre. J'aimerais garder espoir, mais après avoir vu des trous d'obus recouverts de morceaux de soldats français, je n'y croyais plus. Les généraux, eux, avaient des convictions différentes. Peu importe si le soldat était vivant, ou s'il revenait. Les infortunés amis du jeune homme étaient dévastés par ce décès, alors que les commandants, eux, ne percevaient cette perte que comme un chiffre insignifiant. Rien qu'une autre somme sur un tableau, qu'un autre petit point sur une carte, perdu dans le chaos de cette

guerre brutale. Après tout, ne sommes-nous pas tous juste des engrenages dans le hachoir à viande qu'est l'art militaire ? Ou pire, ne sommes nous pas tous de la viande ?

Mars 1915.

Les jours s'écoulaient et se ressemblaient. Je n'arrive plus à savoir quel jour nous sommes, mais un des plus informés du régiment m'a signalé que nous étions au mois de mars. Nous sommes toujours enracinés dans notre vieille tranchée anglo-saxonne. Enfin, c'est avec parcimonie que j'utilise le terme de "tranchée". À cause des féroces bombardements ennemis, cela ressemble davantage à un fossé inondé de bord de route ! Un fossé immaculé de sang, de suie, et de morceaux du défunt corps de notre ami Jean-François, certes, mais a un fossé quand même, pas une avancée militaire ! Blagues à part je sens poindre la lassitude du régiment, de la guerre qui s'insinue en moi. Nous passons des jours et des nuits à creuser, à porter du matériel, le tout sous une pluie saisonnière de balles et d'obus. Cette semaine, cinq hommes se sont écroulés sous la pression de ce travail harassant. Trois ne s'en sont pas relevés. Chaque jour, une section ou une autre de notre pauvre fossé s'éboule sous l'impact de la pluie ou des bombardements. Parfois sur quelque matériel important, parfois sur quelques soldats moins important. En temps normal, on déplacerait peut-être la terre temporairement, en prévision d'une attaque des Boches à notre rencontre ou de notre part contre les Boches. Mais j'ai l'impression que quelque chose a changé, comme si le front retenait sa respiration. Son cœur bat toujours, mais en l'absence de quelque chose, comme si sa fréquence cardiaque s'était altérée. J'ai l'étrange sensation que cela ne durera pas. Si le front retient son souffle, je sens qu'il va bientôt céder et implorer.

Avril 1915.

J'écris maintenant, allongé dans la boue, noyé dans la misère. Je pense à mon triste sort et je ne peux pas m'empêcher de réfléchir aux raisons qui me poussent à écrire ? Pourquoi, pour qui écrire ? Les autres, eux, écrivent pour rassurer leurs familles. Moi, je n'ai ni femme, ni enfant. Mes parents ne sont plus en vie et n'ont pas d'autre famille que moi. Alors pourquoi s'évertuer à continuer d'écrire ? Pourquoi rédiger ces textes inutiles que personne ne lira ? Je ne sais pas. Ma lignée se termine avec moi. S'ils retrouvent mon cadavre, il n'y aura personne à appeler, aucune lettre de condoléances à envoyer. Mon héritage se résumerait à léguer un fusil et un uniforme. Alors peut-être que je rédige ces textes pour laisser quelque chose de moi, quelques semblances de ma vie avant de devenir un nom gravé sur une pierre. J'écris sans doute pour rappeler les horreurs de cette guerre, en espérant que l'histoire ne se répète pas et que nos descendants ne reproduiront pas les mêmes erreurs que nous. J'écris aussi pour rappeler les horreurs d'aujourd'hui. Voilà pourquoi j'écris et vous raconte les événements qui ont eu lieu. Je tenais à coucher sur le papier cette journée-ci qui restera ancrée dans ma mémoire à vie. La journée commença comme toutes les autres journées. Ceux qui avaient eu la chance de dormir se réveillèrent pour rejoindre ceux qui avaient survécu à une nouvelle nuit sanglante. Le régiment mangea ce qu'il restait puis passa une journée des plus classiques.

Un cri d'horreur déchira le calme ambiant de cette journée banale.

J'avais déjà entendu crier auparavant. J'ai vu mon meilleur ami se vider lentement de son sang dans mes bras, un éclat d'obus coincé entre ses côtes. Mais ça, c'était autre chose. C'était terrifiant. Des cris à vous glacer le sang s'élevaient de l'autre côté de la tranchée, mêlés à des toux, rauques et des haut-le-cœur. Je vis un jeune garçon trébucher vers nous, une vapeur jaune pisseuse s'échappant de son manteau, son visage couvert d'ampoules.

C'est là que l'ennemi a frappé.

Alors que l'air se remplissait au fur et à mesure de gaz irrespirables, des camarades et des amis tombaient comme des mouches, la peau rouge et irritée, la respiration saccadée. C'est là que j'entendis un bruit plus horrible que les cris. Le martèlement lent et rythmique d'une centaine de pas qui s'avançaient à travers les cratères jonchés de cadavres. Un rythme saccadé, qui s'accélérait de plus en plus, un chœur démoniaque, un crescendo ascendant de millions d'âmes, toutes réunies sous un seul nom, une seule bannière : la mort. Je n'en pouvais plus. Je sentais ma peau s'effriter, mes yeux brûler malgré les larmes, mes poumons se remplir de flammes. Des coups de feu éclataient partout, autour de moi. S'en était trop. Si je devais mourir, ça ne se passerait pas comme ça. Je montais le mur de la misérable tranchée, imbibé de sang et de boue où seule la vision de mort emplissait mes yeux. Une nuée de démons descendit sur ma tranchée, leurs armes crépitantes. Je me trouvais face au fléau. Je voyais la peur refléter dans les yeux de leurs masques atroces. Ma peur. La peur de mes camarades mourants. Soudain, je sentis des regards me transpercer et au même instant des armes se braquer vers moi. Il fallait bouger. Je fermai les yeux, levai mon arme, et chargeai. Une dernière poussée acharnée, un plongeon vers l'enfer. Un coup de feu, puis un choc humide s'ensuivirent. Je sentais un liquide tiède tremper ma tunique depuis mon épaule. J'entendis des bruits de pas résonner tout autour de moi, les miens s'accéléraient également, jusqu'à ce que, soudain, je heurtai quelque chose. Pas quelque chose, mais plutôt quelqu'un. Un être humain, tout comme moi. Je desserrais les dents et ouvris les yeux. Mon regard croisa celui d'un jeune Allemand situé de l'autre côté de ma baïonnette. La bataille semblait comme lointaine, réduite à un écho provenant de l'horizon. Le monde ne se résumait plus qu'à lui et à moi. Son visage affichait un rictus de peur et de surprise. Pendant ce qui semblait être une éternité, nous restâmes comme ça, seuls au monde. C'est à ce moment que je décidai de tirer sur la gâchette. Du sang chaud fit irruption de son manteau, recouvrant mes mains. Il glissa lentement de ma baïonnette. Cette vision me hante toujours chaque fois que j'y repense. Son visage s'était transformé, la grimace de douleur laissa la place à un masque de pure sérénité. Une seule goutte de sang s'échappait de son sourire paisible. Il gisait dans la terre souillée. Seul, restait l'homme qui l'a tué, le seul survivant de son régiment, vivant devant lui. Ses amis, s'ils étaient toujours vivants, l'avaient abandonné pour aller massacrer des Français mourants. Pourtant, il souriait face au calme qui régnait après le carnage. Et moi ? Me concernant, il n'y avait pas de doute, mes amis étaient bel et bien morts. J'étais seul sur le front le plus violent de l'histoire. Je tombai sur le dos.

Je reste ici étendu au sol taché par le sang du jeune soldat. À ma gauche, gît le cadavre d'un jeune mort tué de ma propre main. À ma droite, les cadavres des inconnus devenus mes

amis au fil de la guerre, morts, à qui la faute ? Je ne sais pas si je vais survivre aux prochaines heures de ma vie, encore moins aux prochains jours. À vue d'œil, ma petite charge ridicule m'avait déplacé à une centaine de mètres de ma vieille niche.

Le voici, l'effet final de mon assaut acharné, de toute cette guerre. Tous les choix que j'ai faits, tout m'a emmené ici, à ce moment précis. La mort m'attend. Je la vois partout où je regarde. Je la vois dans le ciel, dans les arbres, dans les cratères jonchés tout autour de moi et dans les dépouilles qui m'entourent. Des cadavres de garçons tout comme moi, dont le corps de mon ennemi à mes pieds. Je la vois, cette mort, qui s'approche de mon esprit.

Adieu.

Caractères (espaces inclus: 10936)